

LES
ÉTOILES
DE STEMA

HÉLÈNE ROCH

Hélène Koch

Les Étoiles de Stema

© Hélène Koch, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1445-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

— Full !

Les cartes s'abattirent sur la table en faisant trembler les verres de cristal et onduler la surface du vin pourpre qu'ils contenaient. L'heureux gagnant cria quelque chose pour célébrer sa victoire, sa voix en partie masquée par le claquement des billes sur le bois, le grillois des dés au creux des paumes et le tintement des sonnettes d'appel.

— Mauvaise chance pour toi, vieille fripouille ! fit l'un des joueurs à son voisin de droite.

L'intéressé fit mine de ne pas sentir la paume brutale qui venait de lui massacrer l'épaule et ramassa ses cartes en vidant son verre d'un trait. Pour la dixième fois de la soirée, il scruta tout autour de lui.

Les éclats de rire retentissaient, se mêlant aux conversations et aux gloussements des dizaines de convives. L'air était saturé de la fumée des cigares qui masquait d'un voile jaune les lumières dorées et les décors étincelants. La soirée avait commencé il y a plusieurs heures de cela. Billets et ragots coulaient à flots et se répandaient sur les tables comme dans les oreilles. Les colliers de perles côtoyaient les gants de satin. L'atmosphère était surchauffée.

Rien de bien intéressant.

Il se leva machinalement et eut un mouvement de surprise quand un grognement sourd retentit et qu'une mâchoire imposante apparut devant lui. Tenus en laisse, les créatures ne purent pas l'atteindre, mais il bondit en reculant d'un mètre.

Il s'était déjà fait mordre par ces clebs, et ne souhaitait l'expérience à personne. Gardant un visage neutre, il inclina la tête en direction de son propriétaire, qui se contenta de tirer une bouffée de son cigare. Lorsque le molosse disparut avec le maître, le joueur quitta les lieux en tentant de ne pas penser à ses maigres économies envolées.

Il sortit de sa poche un petit carnet et un stylo, et gribouilla quelques minables phrases sans qu'aucune ne lui convienne.

Rien. Il n'avait rien.

Il lui fallait quelque chose. Ses pas le conduisirent presque mécaniquement vers le deuxième lieu stratégique.

À peine les portes franchies et son manteau aimablement pris au vestiaire, la musique envahit ses oreilles et les corps se mouvaient devant ses yeux. Des lumières aux couleurs soigneusement choisies, des paillettes projetées par petites explosions dans les airs, des formes et des étoffes qui volaient dans tous les sens.

Il s'assit, commanda un spiritueux parmi la longue liste de prestigieux cocktails. Observa pendant un temps. Déchiffrant chaque mouvement de son regard acéré.

Non.

Tout était terne.

Rien n'avait de goût.

Ni la liqueur ambrée dans sa gorge, ni le tableau abstrait qui dansait devant lui, ni les cris et les applaudissements, ni les voix suaves et mélodieuses, ni les rythmes endiablés, ni même *elle*, ne pourraient y faire quoi que ce soit.

Tout cela était d'un ennui épouvantable.

Sentant son esprit de plus en plus brumeux, il s'échappa aussi vite qu'il était arrivé. Sortit à nouveau son carnet.

La routine l'avait mené au chemin mortel de l'indifférence. Et quand un journaliste s'ennuie, ses lecteurs s'ennuient.

« Mon vieux Thomas, te voilà dans la panade », se dit-il avec amertume.

Voilà des semaines qu'il n'avait pas publié un article, un vrai bon article. Il se contentait de répéter encore et encore les mêmes histoires, les micro-scandales de ménagères, sans parler des éloges envers son patron. Or, le journal coûtait cher. Quel que soit le nombre d'éloges, son patron aurait vite fait de le virer s'il continuait à se montrer aussi incompetent. Les autres pouvaient très bien se charger du bla-bla quotidien et des louanges envers leur maître adoré.

Le virer.

Ou pire.

Thomas erra sans but dans les rues, sa vue brouillée par l'alcool circulant dans ses veines, ses pages recouvertes de formes ressemblant à peine à des mots. C'était mauvais. Banal. Pas intéressant pour un sou.

En règle générale, il n'avait aucun scrupule à déformer quelque peu la réalité pour rendre les choses croustillantes, mais il avait besoin d'une base pour s'inspirer. Un point de départ qui lance une bonne histoire.

Lâchant un soupir résigné, il prit la direction de sa maison, glissant le carnet dans sa poche et sortant à sa place une petite flasque remplie à moitié de liquide, cadeau de son bien-aimé patron lors de jours plus glorieux.

« Un miracle », songea-t-il. Si seulement un miracle pouvait avoir lieu pour sauver sa maigre carrière, et plus encore.

Il but deux gorgées et, comprenant qu'on ne pourrait tout de même pas le ramasser dans la rue au petit matin, rangea la flasque et tituba jusque chez lui, l'estomac noué par l'alcool et la peur.

Sans voir, loin dans son dos, les lumières du port s'allumer et la silhouette descendre du bateau.

Izael avait le nez plongé dans une liasse de documents. Organisés avec minutie, ils formaient de frêles colonnes de papiers qui s'élevaient dangereusement vers le plafond. En dessous, on peinait à apercevoir la couleur du bureau en bois verni. Au pied de celui-ci, trop chargé pour supporter plus de poids, s'entassaient des dossiers reliés de noir, méticuleusement étiquetés et classés par ordre alphabétique.

Ce bureau surchargé de papiers contrastait avec la sobriété de la pièce. Élégante, simple, impeccablement rangée. Une commode sculptée du même bois sombre que le bureau trônait sous un imposant miroir au cadre fin. À côté d'un élégant guéridon en acajou se trouvait un fauteuil de velours, couleur olive. Les quelques décorations qui égayaient l'endroit étaient posées sur une bibliothèque basse : trois sculptures d'animaux, une lampe à pied en albâtre, et une pendule de cheminée ornée de motifs floraux. Face au bureau, un vitrail jaune masquait

les contours de la demi-lune qui brillait dans le ciel indigo. La pendule indiquait une heure avancée de la nuit.

Émanant du château de papier, comme un petit soleil, la maigre lumière d'une lampe à huile éclairait le visage de l'homme, accentuant les plis de son front, et ses sourcils froncés par la concentration. Ses yeux couleur noisette étaient vifs, et ses longs cils noirs soulignaient un regard perçant. Ses cheveux bruns, coiffés d'un mouvement sur le côté, étaient légèrement ondulés. Seuls les teintes grises de sa barbe et son front partiellement dégarni trahissaient son âge. Du reste, avec ses mouvements précis, son regard clair et son maintien assuré, on ne lui donnerait pas plus d'une trentaine d'années.

Les lèvres pincées, Izael griffonnait frénétiquement des annotations en marge des tableaux et des graphiques : les chiffres n'étaient pas bons. Les taxes pleuvaient, de plus en plus contraignantes et, malgré les avantages dont il disposait, les dépenses ne faiblissaient pas. Il nota quelques chiffres, effectua un rapide calcul mental, puis inscrivit sur la feuille un résultat qui ne lui plaisait guère.

Cette situation l'inquiétait. La renommée de son établissement n'était plus à prouver, les médias se confondaient en critiques élogieuses, les clients affluaient, mais la pression devenait trop importante. Le moral de ses employés se détériorait petit à petit. Il était évident qu'on cherchait à les couler de façon définitive, et à ce rythme-là, ils ne tiendraient plus longtemps.

— Maudit Ronan... , jura-t-il entre ses dents.

Il frappa du poing sur la table, oubliant un instant la plume qu'il tenait. Sous le choc, elle laissa échapper des jets d'encre noire sur ses papiers. Izael expira profondément puis s'enfonça dans son fauteuil pour remettre de l'ordre dans ses idées.

Peut-être était-il temps d'entreprendre des actions plus concrètes – plus question de tirer le diable par la queue ! Le plan qu'il avait en tête était rôdé. Ils s'y étaient mis à deux, pendant des semaines, mais le moment opportun ne s'était finalement jamais présenté. *Il faut tenter quelque chose*, se dit-il, plongé dans sa réflexion. *Et vite. Je dois contacter...*

Quelqu'un vint frapper à la porte, tirant Izael de ses pensées dans un léger sursaut. Trois coups secs caractéristiques, qui lui permirent d'identifier

immédiatement son visiteur.

— Entre, Tricot.

La porte s'ouvrit légèrement, et une très petite femme aux grosses lunettes rondes apparut. Ses cheveux argentés étaient longs et emmêlés. Elle avait le visage fatigué, mais son expression était cordiale. Elle resta toutefois sur le pas de la porte, accoudée contre le cadre.

— Navrée de te déranger, Izael, mais... un problème ? demanda-t-elle, son regard s'attardant sur les taches d'encre qui constellaient les mains de son interlocuteur.

— Tout va bien, ne t'inquiète pas, dit-il en tirant un mouchoir de sa poche pour nettoyer les dégâts. Les plaisirs de la gestion des comptes... Qu'est-ce qui t'amène si tard ?

— Il y a quelqu'un pour toi.

Elle était effectivement accompagnée. Une silhouette se dessinait derrière elle, en partie dissimulée derrière la porte entrouverte.

— Je n'attends personne, répliqua-t-il.

— C'est une fille, dit Tricot d'un air entendu. Qui cherche du travail.

Il y eut quelques secondes de silence, puis Izael hocha la tête.

— Très bien. Fais-la entrer, et ferme la porte derrière toi. Qu'on ne me dérange pas.

Tricot acquiesça puis s'effaça pour laisser passer l'inconnue. Izael observa attentivement la nouvelle venue.

La première chose que l'on remarquait était la pâleur de sa peau, comme si elle n'avait jamais vu le soleil. Sous les nœuds et les traces de poussière, ses cheveux semblaient plus clairs encore : on devinait un blond presque blanc. Attachés en un semblant de queue de cheval, ils lui tombaient presque jusqu'à la taille.

Elle devait avoir une vingtaine d'années, estimait Izael. Son visage mince portait encore quelques traces de l'enfance, mais sa mâchoire creusée témoignait d'une existence difficile, marquée par la faim.

L'inconnue était grande, avec des épaules qu'on devinait bien dessinées sous son blouson usé. Ses bras semblaient transporter sans effort un lourd sac de voyage en toile. À côté d'elle, la pauvre Tricot semblait minuscule. Cette dernière adressa un léger signe de tête à Izael avant de s'éclipser, refermant la porte derrière elle.

— Asseyez-vous, proposa Izael à la jeune femme, tout en désignant le petit fauteuil olive.

Pendant qu'elle s'installait face à lui, il dégagea rapidement son bureau, rangeant du mieux possible les piles de papiers, fourrant un paquet de dossiers dans l'une des colonnes à côté de son siège. L'inconnue l'observait sans un mot, les mains crispées sur son sac. Une fois l'espace libéré, Izael plongea ses yeux dans ceux de l'inconnue et prit la parole :

— Je m'appelle Izael Drosera. Je suis le propriétaire et dirigeant de ce cabaret. D'après Tricot, vous venez me demander du travail.

— En effet, répondit-elle.

Izael prit quelques secondes pour l'examiner. *Voix singulière, timbre un peu sourd, mais agréable*, nota Izael. *Mezzo-soprano. Léger accent, du nord, peut-être. Articulation moyenne. Jolis yeux noirs.*

— J'ai entendu dire qu'on pouvait travailler dans votre cabaret, monsieur Drosera, ajouta-t-elle.

Élocution passable.

L'inconnue avait le visage sérieux et faisait la moue. Izael devina un tempérament discret, à la fois réservé et déterminé. Il prit son air le plus sérieux et continua ce petit jeu auquel il avait déjà joué des dizaines de fois.

— Très bien, mademoiselle. Ce cabaret est un établissement de prestige. Vous vous douterez que la sélection de ses membres est très stricte...

— Je m'en doute.

— Bon nombre de jeunes femmes comme vous ont poussé les portes de ce lieu en espérant devenir une Étoile. La plupart ont été révoquées...

La jeune femme fronça légèrement les sourcils.

— Une quoi ? lâcha-t-elle.

Impertinence.

— Une Étoile, bien sûr.

— Je ne comprends pas, dit-elle avec méfiance.

— Ce n'est pas pour cela que vous êtes venue me voir ?

— Je suis venue pour avoir un travail.

Izael la regarda un bref instant, un léger sourire flottant sur ses lèvres.
Intéressant. Il était temps de rentrer dans le vif du sujet...

— D'où venez-vous, mademoiselle ?

— Je crois qu'ici, vous l'appellez « Le Continent ».

— Pouvez-vous être plus précise ?

— Je suis née à Chicago. Pour le reste, c'est plutôt compliqué. J'ai un peu voyagé.

Ses yeux noirs affichaient une brillante détermination. Izael comprit rapidement qu'il ne pourrait pas en savoir plus. Intrigué, il lissa sa moustache en chevron, et poursuivit l'entretien.

— Bien. J'ai d'autres questions.

— Je vous en prie.

Elle avait esquissé une très légère grimace, comme si la politesse avait été douloureuse à formuler. Izael fit mine de n'avoir rien remarqué.

— Quel âge avez-vous ?

— Vingt ans.

Parfait.

— Vous êtes donc du Continent, reprit-il. Quand êtes-vous arrivée sur l'île ?

— Il y a une heure.

— Comment avez-vous eu connaissance du cabaret ?